

## SCÈNE VIII. — LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.  
 Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire;  
 Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,  
 Tout mon dessein avorte au milieu du succès :  
 Il semble qu'un démon funeste à sa conduite  
 Des beaux commencements empoisonne la suite.  
 Ce billet, dont je vois Martian abusé,  
 Fait plus en ma faveur que je n'aurais osé;  
 Il arme puissamment le fils contre le père :  
 Mais, comme il a levé le bras en qui j'espère,  
 Sur le point de frapper je vois avec regret  
 Que la nature y forme un obstacle secret.  
 La vérité le trompe et ne peut le séduire;  
 Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire;  
 Il doute; et, du côté que je le vois pencher,  
 Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connaissance  
 De l'auteur de ce bruit et de mon innocence;  
 Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon  
 Du prince Héraclius les droits avec le nom.  
 Ce billet, confirmé par votre témoignage,  
 Pour monter dans le trône est un grand avantage.  
 Si Martian le peut sous ce titre occuper,  
 Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,  
 Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire  
 Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.  
 N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir?  
 Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère,  
 Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I. — MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur  
 A de la peine encore à vous nommer ma sœur,  
 Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,  
 J'osai jusques à vous élever ma pensée,  
 Plus plein d'étonnement que de timidité,  
 J'interrogeais ce cœur sur sa témérité;  
 Et dans ses mouvements, pour secrète réponse,  
 Je sentais quelque chose au-dessus de Léonce,  
 Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort  
 Emportait mes désirs au delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon âme  
 Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.  
 Mais quoi! l'impératrice à qui je dois le jour  
 Avait innocemment fait naître cet amour :  
 J'approchais de quinze ans, alors qu'empoisonnée  
 Pour avoir contredit mon indigne hyménée  
 Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :  
 « Le tyran veut suprendre ou forcer vos désirs,  
 « Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine :  
 « Mais prenez un époux des mains de Léontine;  
 « Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »  
 Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,  
 Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère  
 J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère;  
 Et, confondant ces mots de trésor et d'époux,  
 Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.  
 J'opposais de la sorte à ma fière naissance  
 Les favorables lois de mon obéissance;  
 Et je m'imputais même à trop de vanité  
 De trouver entre nous quelque inégalité.

La race de Léonce étant patricienne,  
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne;  
Et je me laissais dire en mes douces erreurs :  
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs ;  
« Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage  
« A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »  
J'écoutais sans dédain ce qui m'autorisait :  
L'amour pensait le dire, et le sang le disait ;  
Et de ma passion la flatteuse imposture  
S'emparait dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah ! ma sœur, puisque enfin mon destin éclairci  
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,  
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !  
C'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine ;  
Mais, quand il faut changer l'amour en amitié,  
Que l'âme qui s'y force est digne de pitié !  
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,  
Se laisse déchirer avant que de se rendre !  
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux  
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !  
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimais d'être !  
Ah ! s'il m'était permis de ne me pas connaître,  
Qu'un si charmant abus serait à préférer  
A l'àpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.  
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces ;  
Et la haine à mon gré les fait plus doucement  
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.  
J'ai senti comme vous une douleur bien vive  
En brisant les beaux fers qui me tenaient captive ;  
Mais j'en condamnerais le plus doux souvenir  
S'il avait à mon cœur coûté plus d'un soupir.  
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée ;  
Mon âme l'a reçu sans en être accablée ;  
Et comme tous mes feux n'avaient rien que de saint,  
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.  
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère :  
L'un ne peut me toucher ni l'autre me déplaire ;  
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini

Si les miens sont vengés et le tyran puni.  
Vous, que va sur le trône élever la naissance,  
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance ;  
Et, domptant comme moi ce dangereux mutin,  
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah ! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,  
En fille d'empereur dès le berceau nourrie ;  
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner  
Comment dessus vous-même il vous fallait régner ;  
Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure,  
D'une âme plus commune ai pris quelque teinture,  
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus  
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.  
A mes confus regrets soyez donc moins sévère :  
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère ;  
Mais, si l'un parle mal, l'autre va bien agir,  
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.  
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,  
Puisqu'une âme si haute à frapper m'autorise,  
Et tient que, pour répandre un si coupable sang,  
L'assassinat est noble et digne de mon rang.  
Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,  
Ni vous mettre l'empire en la main d'un époux,  
Épousez Martian comme un autre moi-même ;  
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrais justement  
Vouloir n'être à personne et fuir tout autre amant ;  
Mais on pourrait nommer cette fermeté d'âme  
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.  
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,  
Soyez mon empereur pour me le commander.  
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère ;  
Mais purgez sa vertu des crimes de son père,  
Et donnez à mes feux pour légitime objet  
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive  
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,  
Votre perte est jurée; et d'ailleurs nos amis  
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.  
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre;  
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;  
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,  
Et mon ami de suivre un tel père au trépas.  
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère  
Dans un sang odieux respecte mon beau-frère;  
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,  
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments, unie à sa famille,  
Il deviendra mon père, et je serai sa fille;  
Je lui devrai respect, amour, fidélité;  
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;  
Et tous mes vœux pour vous seront mous et timides  
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.  
Outre que le succès est encore à douter,  
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,  
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire  
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?  
Ah! combien ces moments de quoi vous me flattez  
Alors pour mon supplice auraient d'éternités!  
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse;  
Comme elle vient de naître, elle n'est que faiblesse:  
La mienne a plus de force et les yeux mieux ouverts;  
Et, se dût avec moi perdre tout l'univers,  
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,  
Le tyran n'aura droit de me traiter de père.  
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi:  
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi;  
Tout son crime est un père à qui le sang l'attache;  
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;  
Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,  
Purifiant l'objet, justifiera mes feux.  
Allez donc préparer cette heureuse journée;  
Et du sang du tyran signez cet hyménée.  
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN.

Je suis trahi, madame; Exupère le suit.

SCÈNE II. — PHOCAS, EXUPÈRE, AMYNTAS, MARTIAN,  
PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse?  
Des noces que je veux?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une âme si rebelle.  
Mais quand?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux,  
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous:  
Si vous aimez mon fils, faites-le moi connaître.

MARTIAN.

Vous le connaissez trop, puisque je vois ce traitre.

EXUPÈRE.

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'a vuira; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grâce, éclaircissez ce que je vous propose.  
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose;  
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez;  
Dites Héraclius; il n'est plus de Léonce;  
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort  
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,  
 C'eût été démentir mon nom et ma naissance,  
 Et ne point écouter le sang de mes parents,  
 Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.  
 Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître  
 Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :  
 Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;  
 C'est un lâche s'il n'ose ou se perdre ou régner.  
 J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.  
 Héraclius mourra comme a vécu Léonce,  
 Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort  
 Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.  
 La mort n'a rien d'affreux pour une âme bien née :  
 A mes côtés pour toi je l'ai cent fois trainée ;  
 Et mon dernier exploit contre tes ennemis  
 Fut d'arrêter son bras qui tombait sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice :  
 Héraclius n'eut point de part à ce service :  
 J'en ai payé Léonce, à qui seul était dû  
 L'inestimable honneur de me l'avoir rendu :  
 Mais, sous des noms divers à soi-même contraire,  
 Qui conserva le fils attente sur le père ;  
 Et, se désavouant d'un aveugle secours,  
 Sitôt qu'il se connaît il en veut à mes jours.  
 Je te devais sa vie, et je me dois justice.  
 Léonce est effacé par le fils de Maurice,  
 Contre un tel attentat rien n'est à balancer,  
 Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnaissance  
 Pour en avoir conçu la honteuse espérance,  
 Et suis trop au-dessus de cette indignité  
 Pour te vouloir piquer de générosité.  
 Que ferais-tu pour moi de me laisser la vie,  
 Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?  
 Héraclius vivrait pour te faire la cour !  
 Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.  
 Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible :  
 Ta vie avec la mienne est trop incompatible ;

Un si grand ennemi ne peut être gagné,  
 Et je te punirais de m'avoir épargné.  
 Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,  
 J'ai voulu de Léonce étaler le courage,  
 Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus  
 Jusques où doit aller celui d'Héraclius.  
 Je me tiens plus heureux de périr en monarque  
 Que de vivre en éclat sans en porter la marque ;  
 Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort  
 Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,  
 Je la rendrai si belle et si digne d'envie,  
 Que ce moment vaudra la plus illustre vie.  
 M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,  
 Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette âme hautaine.  
 Faites-le retirer en la chambre prochaine,  
 Crispe ; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix  
 Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, à Pulchérie.

Adieu, madame, adieu, je n'ai pu davantage.  
 Ma mort va vous laisser encor dans l'esclavage :  
 Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

SCÈNE III. — PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPÈRE,  
 AMYNTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.  
 Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,  
 Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.  
 Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,  
 Et j'abattraï d'un coup sa tête et ton orgueil.  
 Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes ;  
 Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHÉRIE.

Moi pleurer ! moi gémir, tyran ! J'aurais pleuré  
 Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré,  
 S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,  
 S'il m'avait fait rougir par la moindre prière,  
 Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner

Eût mérité la mort que tu lui vas donner.  
 Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.  
 Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,  
 Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,  
 Point daigné contre lui perdre un juste courroux.  
 Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,  
 De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;  
 Et dans cette surprise il a bien su courir  
 A la nécessité qu'il voyait de mourir.  
 Je goûtais cette joie en un sort si contraire.  
 Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère;  
 Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement  
 Digne d'être mon frère et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée :  
 Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,  
 Pour apaiser le père, offre le cœur au fils,  
 Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses  
 Mon âme ose descendre à de telles bassesses ?  
 Prends mon sang pour le sien ; mais, s'il y faut mon cœur,  
 Périsse Héraclius avec sa triste sœur !

PHOCAS.

Eh bien, il va périr ; ta haine en est complice.

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice.  
 Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,  
 Fait avorter exprès tous les moyens humains ;  
 Il veut frapper le coup sans notre ministère.  
 Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,  
 Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,  
 Ont été comme lui des Césars supposés.  
 L'État, qui dans leur mort voyait trop sa ruine,  
 Avait des généreux autres que Léontine ;  
 Ils trompaient d'un barbare aisément la fureur,  
 Qui n'avait jamais vu la cour ni l'empereur.  
 Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être :  
 L'un après l'autre enfin se vont faire paraître ;  
 Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,  
 Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.

Moi-même à leur défaut je serai la conquête  
 De quiconque à mes pieds apportera ta tête ;  
 L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer  
 Sera digne de moi s'il peut t'assassiner.  
 Va perdre Héraclius, et quitte la pensée  
 Que je me pare ici d'une vertu forcée ;  
 Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux,  
 Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCÈNE IV. — PHOCAS, EXUPÈRE, AMYNTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles ;  
 Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles ;  
 Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,  
 Le sang d'Héraclius m'en doit asser venger.  
 Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,  
 Vous dont je vois l'amour quand j'en craignais la haine,  
 Vous qui m'avez livré mon secret ennemi,  
 Ne soyez point vers moi fideles à demi :  
 Résolvez avec moi des moyens de sa perte :  
 La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte ?  
 Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

EXUPÈRE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ;  
 Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,  
 De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,  
 N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison  
 De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,  
 Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPÈRE.

Mais, si vous la coupez dedans votre palais,  
 Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ;  
 Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,  
 Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,  
 Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,  
 Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE.

Ils le tiendront pour faux et pour un artifice :  
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain  
Que ce peuple ait des yeux pour connaître sa main.  
Si vous voulez calmer toute cette tempête,  
Il faut en pleine place abattre cette tête,  
Et qu'il die en mourant à ce peuple confus :  
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue ; et déjà je destine  
A ce même échafaud l'infâme Léontine.  
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains ?

EXUPÈRE.

Qui l'osera, seigneur ?

PHOCAS.

Ce peuple que je crains.

EXUPÈRE.

Ah ! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante  
Dans un peuple sans chef la première épouvante.  
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté  
Dispersera soudain chacun de son côté ;  
Les plus audacieux craindront votre justice,  
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.  
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,  
Le temps de se remettre et de se réunir :  
Envoyez des soldats à chaque coin des rues ;  
Saisissez l'hippodrome avec ses avenues :  
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.  
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,  
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,  
Jusques à l'échafaud laissez-nous-le conduire.  
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout :  
J'en répons sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne  
Aux fideles conseils que votre ardeur me donne.  
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins  
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.  
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire  
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.  
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,

Allez de votre part assembler vos amis,  
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,  
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

## SCÈNE V. — EXUPÈRE, AMINTAS.

EXUPÈRE.

Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous :  
L'heur de notre destin va faire des jaloux.

AMINTAS.

Quelque allégresse ici que vous fassiez paraître,  
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître ?

EXUPÈRE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ;  
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur :  
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,  
Nous serons en état de ne les plus entendre.  
Allons ; pour un moment qu'il faut les endurer,  
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I. — HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :  
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;  
Et je le connais mal, ou, s'il la peut trouver,  
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.  
Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère ;  
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;  
Il trahit justement qui voulait me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,  
Vous pour qui son amour a forcé la nature ?